

# 1

Andy Bellefleur en tenait une bonne. Ce n'était pourtant pas son genre. Et je sais de quoi je parle : je connais tous les piliers de bar de Bon Temps. Après quelques années à travailler comme serveuse au *Merlotte*, plus besoin de faire les présentations. Mais Andy Bellefleur, fils natif de Bon Temps et représentant des forces de l'ordre locales, ne s'était jamais mis dans un état pareil au *Merlotte*. Et j'aurais bien voulu savoir ce qui nous valait cette entorse à la règle.

Nous ne sommes pas précisément intimes, Andy et moi, et je ne pouvais donc pas vraiment lui poser directement la question. Mais j'avais d'autres moyens de satisfaire ma curiosité et j'ai décidé de les employer. J'essaie de ne pas abuser de mon « handicap » ou de mon « don » – appelez ça comme vous voulez – pour découvrir certaines choses qui me concernent, moi ou mes proches. Cependant parfois, la tentation est trop forte.

J'ai donc abaissé ma barrière mentale et lu l'esprit d'Andy. Je n'aurai pas dû.

Le matin même, Andy avait procédé à l'arrestation d'un homme qui avait entraîné la fille de ses voisins dans les bois pour la violer. Une gamine de dix ans. La fillette se trouvait à l'hôpital, et le violeur

à l'ombre. Mais les dégâts étaient irréparables. Ça m'a complètement retournée. J'en avais les larmes aux yeux. Ce crime touchait de trop près à mon propre passé. J'étais émue par l'accablement d'Andy.

— Andy Bellefleur, donne-moi tes clés !

Il s'est tourné vers moi. Il était clair qu'il ne comprenait rien. Après un long moment – le temps que le sens de ma phrase pénètre son cerveau embrumé – Andy s'est mis à fouiller dans les poches de son pantalon de travail et a fini par me tendre un gros troussseau de clés. J'ai poussé un énième whisky Coca devant lui, en lui disant : « C'est pour moi », avant d'aller au bout du bar téléphoner à sa sœur Portia. Le frère et la sœur Bellefleur vivaient dans une vieille maison blanche décrépite qui datait de la guerre de Sécession, dans la plus belle rue du quartier le plus chic de Bon Temps. Sur Magnolia Creek Road, toutes les maisons donnent sur la partie du parc que traverse la rivière, avec, çà et là, quelques ponts décoratifs réservés aux piétons. Une route borde la rivière sur les deux rives. La maison des Bellefleur n'était pas la seule de Magnolia Creek Road à dater du XIX<sup>e</sup> siècle, mais les autres étaient en meilleur état que Belle Rive. Pour Portia, qui était avocate, et Andy, policier, Belle Rive aurait coûté trop cher à restaurer. D'autant plus que l'argent familial, qui aurait pu servir à entretenir une telle propriété, avait été dilapidé depuis bien longtemps. Mais Caroline, leur grand-mère, refusait obstinément de vendre.

Portia a répondu à la deuxième sonnerie.

— Portia ? C'est Sookie Stackhouse.

J'étais obligée d'élever la voix pour couvrir le bruit de fond du bar.

— Vous devez être à votre travail.

— Oui. Andy est assis devant moi et il est complètement ivre. J'ai pris ses clés. Vous pouvez venir le chercher ?

— Andy a trop bu ? Ça ne lui ressemble pas. J'arrive. Je serai là dans dix minutes.

Et elle a raccroché.

— T'es une fille adorable, Sookie, a lâché subitement Andy.

Il venait de finir son verre. Je le lui ai enlevé, en espérant qu'il n'allait pas en commander un autre.

— Merci, Andy. Tu n'es pas mal non plus.

— Il est où, ton... p'tit copain ?

— Ici, a répondu une voix fraîche.

Et Bill est apparu derrière Andy. J'ai lui ai souri par-dessus la tête dodelinante d'Andy. Brun aux yeux noirs, Bill mesurait un mètre quatre-vingt-dix. Il avait la carrure et la musculature d'un homme qui a des années de travail manuel derrière lui. Il avait d'abord aidé son père à la ferme, puis repris l'exploitation familiale avant de partir pour la guerre. La guerre de Sécession.

— Hé ! Bill ! a appelé Micah, le mari de Charlsie Tooten.

Bill a levé la main pour lui rendre son salut.

— Bonsoir, Bill ! a lancé en passant mon frère Jason, très poliment.

Jason n'avait pas exactement accueilli Bill à bras ouverts dans la famille. Il avait cependant tourné la page. Mentalement, je retenais ma respiration en espérant que ce changement d'attitude serait permanent.

— Bill, t'es pas si mal pour un suceur de sang, a déclaré Andy en faisant pivoter son tabouret pour regarder Bill.

J'ai révisé mon estimation à la hausse : Andy était encore plus saoul que je ne l'avais pensé – il avait toujours eu du mal à avaler que le gouvernement ait accepté d'intégrer les vampires à la société américaine.

— Merci, lui a répondu Bill laconiquement. Tu n'es pas mal non plus pour un Bellefleur.

Il s'est penché pour m'embrasser. Ses lèvres étaient aussi froides que sa voix, mais je m'y étais habituée – tout comme je m'étais habituée à ne pas entendre de battements de cœur quand je posais la tête sur son torse.

— Salut chérie, a-t-il dit de sa voix grave.

J'ai fait glisser un verre de sang synthétique – du B négatif, mis au point par les Japonais – le long du comptoir. Il l'a vidé d'un trait et s'est passé la langue sur les lèvres. Ses joues ont repris des couleurs aussitôt.

Je lui ai demandé ce qu'avait donné sa réunion : il avait passé la majeure partie de la nuit à Shreveport.

— Je te raconterai ça plus tard.

J'espérais que ses histoires de travail seraient moins déprimantes que celles d'Andy.

— OK. Dis, j'aimerais bien que tu aides Portia à embarquer Andy dans sa voiture. La voilà, justement.

J'ai désigné la porte d'un signe de tête.

Pour une fois, Portia ne portait pas l'uniforme tailleur-chemisier-escarpins qui constituait sa tenue de travail. Elle l'avait troqué contre un jean et un vieux tee-shirt. Portia était aussi carrée que son frère mais elle avait de beaux cheveux châains longs et épais. Le soin qu'elle apportait à sa coiffure prouvait qu'elle n'avait pas encore tout à fait renoncé à séduire. Elle a fendu la foule animée du bar d'un pas décidé.

— Effectivement, il est cuit ! a-t-elle dit en jaugeant son frère.

Elle ignorait ostensiblement Bill. Elle était toujours mal à l'aise en sa présence.

— Ça ne lui arrive pas souvent, a-t-elle poursuivi. Mais quand il décide de se saouler, il ne fait pas les choses à moitié !

— Portia, Bill peut vous aider à porter Andy jusqu'à votre voiture, si vous voulez.

Andy étant plus grand et lourd que Portia, elle n'était manifestement pas de taille à le transporter toute seule.

— Je pense pouvoir me débrouiller, m'a-t-elle répondu d'un ton ferme, en évitant toujours de regarder Bill, qui a levé vers moi un regard interrogateur.

Je l'ai laissée passer un bras autour des épaules de son frère pour tenter de le faire descendre de son tabouret. Andy est resté juché sur son perchoir. Elle a cherché Sam Merlotte des yeux. Pas très grand et d'un physique nerveux, le propriétaire du bar n'en est pas moins étonnamment costaud.

— Il y a une petite fête au country club, ce soir, ai-je précisé. Sam tient le bar. Vous feriez mieux de laisser Bill vous donner un coup de main.

— D'accord, a finalement dit l'avocate avec raideur, les yeux rivés au bois poli du comptoir. Merci beaucoup.

En quelques secondes, Bill avait soulevé Andy et se dirigeait avec lui vers la sortie. À les voir traîner par terre comme ça, on aurait cru que les jambes d'Andy étaient en caoutchouc. Micah Tooten s'est précipité pour ouvrir la porte, et Bill a pu transporter Andy jusqu'au parking d'une seule traite.

— Merci, Sookie. Sa note est réglée? m'a demandé Portia.

J'ai hoché la tête.

— Parfait.

Elle a plaqué ses mains sur le comptoir, pour donner le signal du départ. Après avoir enduré, au passage, tout un tas de conseils bien intentionnés, elle a suivi Bill en passant la porte du *Merlotte*.

Voilà comment la vieille Buick du lieutenant Andy Bellefleur s'est retrouvée à stationner sur le

parking du *Merlotte* toute la nuit et une partie du lendemain. Par la suite, Andy devait jurer que le véhicule était vide lorsqu'il en était sorti pour entrer dans le bar. Il affirma également sous serment qu'il avait été tellement bouleversé par son intervention du matin qu'il avait oublié de verrouiller la portière.

Pourtant, à un moment donné, entre 20 heures, quand Andy était arrivé au *Merlotte*, et 10 heures le lendemain matin, lorsque j'y suis arrivée pour ouvrir le bar, la voiture d'Andy s'était trouvé un nouveau passager.

Un passager qui allait causer bien des déboires au malheureux lieutenant Bellefleur.

Il était mort.

Je n'aurais pas dû être là. J'avais travaillé de nuit, la veille, et j'étais censée recommencer le lendemain. Mais Bill voulait que je l'accompagne à Shreveport, et il m'avait demandé si je pouvais me faire remplacer. Sam n'avait pas refusé. J'avais appelé mon amie Arlène pour savoir si elle voulait bien prendre mon poste. Normalement, elle avait sa journée. Mais elle était toujours prête à travailler la nuit pour encaisser les gros pourboires et avait accepté de venir à 17 heures.

Logiquement, Andy aurait dû récupérer sa voiture avant d'aller travailler. Mais avec sa gueule de bois, il avait préféré se faire conduire directement au commissariat par sa sœur. Portia lui avait dit qu'elle passerait le chercher à midi. Ils iraient déjeuner ensemble au *Merlotte* et il pourrait reprendre sa voiture en même temps.

Par conséquent, la Buick et son passager silencieux avaient dû patienter bien plus longtemps que prévu.

J'avais eu six heures de sommeil la nuit précédente et j'étais en pleine forme. Il peut être épuisant

de sortir avec un vampire, quand, comme moi, on est plutôt du matin. Après la fermeture, j'étais rentrée à la maison avec Bill vers 1 heure. Nous avons pris ensemble un bain chaud puis fait d'autres petites choses, mais j'avais réussi à me coucher vers 2 heures. Il n'était pas loin de 9 heures quand je m'étais levée. Quant à Bill, il était retourné sous terre depuis un bon moment.

J'avais bu quelques verres d'eau et de jus d'orange, en ingurgitant des compléments à base de multivitamines et de fer : mon petit déjeuner habituel depuis que Bill était entré dans ma vie, apportant avec lui la menace permanente de l'anémie – sans oublier naturellement l'amour, l'animation et l'aventure. Le temps s'était un peu rafraîchi, quel délice, et j'étais assise sous la véranda, vêtue de mon gilet et de mon pantalon noirs de serveuse. Nous les portions lorsqu'il ne faisait pas assez chaud pour enfiler un short. Ma chemisette blanche portait le nom du bar brodé sur ma poche gauche.

Tout en parcourant le journal, je me disais que, déjà, la pelouse poussait au ralenti. Quelques feuilles commençaient à changer de couleur. La chaleur allait peut-être nous épargner vendredi soir au stade, pour le match du lycée.

L'été a toujours du mal à passer la main, en Louisiane. Même dans le nord de l'état. L'automne commence à contrecœur, comme s'il était prêt à s'effacer à tout moment, permettant ainsi à la chaleur torride de juillet de revenir. Mais je l'avais à l'œil et, ce matin-là, j'avais repéré des preuves irréfutables de son arrivée. Qui dit automne et hiver dit nuits plus longues et, par conséquent, plus de temps avec Bill. Plus d'heures de sommeil, aussi.

J'étais donc de bonne humeur en allant au travail. En voyant la Buick stationnant toute seule sur le

parking, en face du bar, j'ai repensé à la cuite inattendue d'Andy, la veille. Je dois avouer qu'en pensant à l'état dans lequel il serait aujourd'hui, j'ai souri. Juste au moment où j'allais faire le tour pour me garer derrière le bâtiment, sur le parking réservé au personnel, j'ai remarqué que la portière de la Buick était entrebâillée. Le plafonnier était donc resté allumé et Andy risquait de se retrouver avec une batterie à plat, me suis-je dit. Ça le mettrait en colère, il serait obligé de venir au bar pour appeler la dépanneuse ou demander à quelqu'un de le remorquer... J'ai donc mis ma voiture au point mort et suis sortie rapidement, en laissant le moteur tourner. Excès d'optimisme caractérisé, comme la suite devait le prouver.

J'ai donné un coup de hanche pour fermer la portière de la Buick. Elle a résisté. Alors, j'ai poussé plus fort, attendant le petit « clic » qui me permettrait de regagner ma voiture. Mais, cette fois encore, la portière a refusé de se fermer. Énervée, je l'ai ouverte entièrement pour voir ce qui bloquait. Une puanteur s'est élevée pour envahir le parking, une émanation épouvantable. Ma gorge s'est serrée d'angoisse, car je reconnaissais cette odeur. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur de la Buick en portant la main à ma bouche – ce qui ne changeait rien à l'odeur, d'ailleurs.

— Oh, non ! Oh, merde !

Lafayette, le cuisinier du *Merlotte*, gisait sur la banquette arrière. Il était nu. C'était son pied, un pied mince et brun, aux ongles peints d'un rouge foncé, qui empêchait la portière de se fermer. Et c'était le cadavre de Lafayette qui empestait à une lieue à la ronde.

J'ai reculé précipitamment, sauté dans ma voiture et poursuivi mon chemin vers l'arrière du bar, la main sur le klaxon. Sam est sorti comme une fusée

par la porte de service, un tablier autour des reins. J'ai coupé le moteur, et suis sortie si vite de ma voiture que je m'en suis à peine rendu compte, pour me jeter dans les bras de Sam et me cramponner à lui comme une pieuvre.

— Qu'est-ce qui se passe ? me demanda Sam.

Je me suis écartée pour le regarder. Pas besoin de lever haut la tête, car Sam n'est pas très grand. Ses cheveux d'un beau blond cuivré brillaient au soleil. Ses yeux bleus paraissaient étrangement sombres : l'appréhension dilatait ses pupilles.

— C'est Lafayette.

Et je me suis mise à pleurer. C'était ridicule, complètement idiot, et ça ne servait à rien, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Il est mort, là, dans la voiture d'Andy Bellefleur.

J'ai senti les bras de Sam autour de moi. Il m'a de nouveau attirée contre lui.

— Je suis désolé que tu aies vu ça, Sookie. On va appeler la police. Pauvre Lafayette !

Tenir les fourneaux au *Merlotte* ne nécessite pas précisément des talents de cordon-bleu, car Sam ne propose que des sandwiches et des frites sur sa carte. Le personnel change donc très souvent. Mais, à ma grande surprise, Lafayette était resté plus longtemps que les autres. Lafayette était homo – homo dans le genre exubérant, avec maquillage et ongles longs. Dans le nord de la Louisiane, les gens ne sont pas aussi tolérants qu'à La Nouvelle-Orléans, et j' imagine que Lafayette, gay en plus d'être noir, avait dû en souffrir doublement. Pourtant, en dépit – ou à cause – de ces difficultés, il était toujours de bonne humeur, malicieux et divertissant, très fin, et pour couronner le tout, bon cuisinier. Il avait une sauce spéciale dont il nappait ses hamburgers, et les clients réclamaient régulièrement les Burgers Lafayette.

— Il avait de la famille, ici ?

Soudain gênés de nous sentir si proches, Sam et moi nous sommes brusquement séparés pour nous diriger vers son bureau.

— Il avait un cousin, m'a répondu Sam, tout en appelant le 911. S'il vous plaît, pouvez-vous venir au *Merlotte*, sur Hummingbird Road ? Il y a un cadavre dans une voiture sur le parking. Oui, juste devant le bar. Oh ! Et vous devriez prévenir Andy Bellefleur. C'est sa voiture.

Même de l'endroit où j'étais, j'ai entendu le beuglement au bout du fil.

Danielle Gray et Holly Cleary, les serveuses du matin, ont poussé la porte de service en riant. Toutes deux divorcées et âgées d'environ vingt-cinq ans, Danielle et Holly étaient amies d'enfance. Et tant qu'elles pouvaient rester ensemble, elles adoraient venir travailler. Holly avait un fils de cinq ans en maternelle, et Danielle une fille de sept ans et un garçon trop jeune pour être à l'école. La mère de Danielle s'en occupait pendant que Danielle travaillait au *Merlotte*. Je ne les connaissais jamais très bien, même si nous avions à peu près le même âge, car elles prenaient clairement soin de n'avoir besoin de personne.

— Que se passe-t-il ? a demandé Danielle en voyant mon expression.

L'inquiétude est apparue immédiatement sur son fin visage couvert de tâches de rousseur.

— Que fait la voiture d'Andy dans le parking ? a enchaîné Holly.

Elle était sortie avec Andy Bellefleur pendant un temps. Holly avait des cheveux blonds assez courts retombant comme des pétales autour de son visage, et l'une des plus belles peaux que j'aie jamais vue.

— Il a dormi dedans ?

Je lui ai répondu d'un ton imperturbable :  
— Lui, non. Mais quelqu'un d'autre, oui.  
— Qui ça ?  
— Lafayette.  
— Andy a laissé un pédé black dormir dans sa voiture ?

Ça, c'était Holly, la moins subtile des deux.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Ça, c'était Danielle, la plus dégourdie des deux.

— On ne sait pas encore, lui a répondu Sam.  
La police arrive.

— Attends. Tu veux dire, a repris Danielle en détachant chaque mot, qu'il est mort ?

— Oui. C'est très exactement ce qu'il veut dire, ai-je répondu.

— Bon. Le *Merlotte* est censé ouvrir dans une heure, a annoncé Holly, les mains sur ses hanches rondes. Comment va-t-on faire ? En supposant que la police nous autorise à ouvrir le bar, qui va cuisiner ? Les gens vont vouloir déjeuner.

— Tu as raison, il faut que je m'organise, a dit Sam. Même si, à mon avis, on est bons pour rester fermés jusqu'en fin d'après-midi.

Il est retourné dans son bureau pour passer quelques coups de fil à des remplaçants.

Il était bizarre de continuer comme si de rien n'était, comme si Lafayette allait arriver en minaudant d'une minute à l'autre, avec une nouvelle anecdote à nous raconter au sujet d'une soirée, ainsi qu'il l'avait fait quelques jours plus tôt.

Les voitures de police sont arrivées toutes sirènes hurlantes sur la route qui borde le *Merlotte*. Les pneus ont crissé sur le gravier du parking de Sam. Nous avons à peine eu le temps de placer les chaises, de dresser les tables et de préparer des couverts roulés dans des serviettes, pour remplacer ceux qui seraient utilisés, que la police était déjà entrée.

Le *Merlotte* se trouve en dehors des limites de la ville proprement dite. C'était au shérif de la commune, Bud Dearborn, de prendre l'affaire en main. Bud, qui avait été un grand ami de mon père, avait les cheveux gris, une tête de pékinois et les yeux d'un brun opaque. Quand il est apparu sur le seuil du bar, il portait de lourdes bottes et une casquette de base-ball des Saints – il devait travailler à la ferme quand on l'avait appelé. Il était accompagné d'Alcee Beck, le seul lieutenant noir de toute la police municipale. Alcee avait la peau si noire que, par comparaison, sa chemise semblait d'une blancheur étincelante. Son nœud de cravate était impeccable et son costume paraissait sortir du pressing. Ses chaussures cirées brillaient.

À eux deux, Bud et Alcee faisaient tourner la police du comté... ou, du moins, certains des principaux rouages qui permettaient à la machine de fonctionner. Mike Spencer, directeur des pompes funèbres et légiste, avait le bras long, lui aussi, et la mainmise sur les affaires locales. C'était un ami proche de Bud. J'étais prête à parier qu'il était déjà sur le parking, en train de prononcer le décès du malheureux Lafayette.

— Qui a trouvé le corps ? a demandé Bud.

— Moi, ai-je répondu.

Bud et Alcee ont légèrement dévié leur trajectoire dans ma direction.

— Est-ce qu'on peut t'emprunter ton bureau, Sam ? a repris Bud.

Sans attendre de réponse, il a désigné la pièce du menton pour m'inviter à y entrer.

— Bien sûr, a répondu mon patron avec ironie. Ça va aller, Sookie ?

— Oui. Merci, Sam.

Je n'en étais pas très sûre, mais il n'y avait rien que Sam puisse changer à la situation sans risquer

de s'attirer des ennuis, et cela n'aurait servi à rien. Bud m'a fait signe de m'asseoir. J'ai refusé en secouant la tête tandis qu'Alcee et lui s'installaient. Bud s'est bien sûr approprié le grand fauteuil de Sam, et Alcee a dû se contenter de la moins inconfortable des chaises, celle qui conservait encore un peu de rembourrage.

— Raconte-nous ce qui s'est passé quand tu as vu Lafayette vivant pour la dernière fois, m'a ordonné Bud.

J'ai réfléchi.

— Il ne travaillait pas hier soir. C'est Anthony qui était de service, Anthony Bolivar.

— Qui est-ce ? a demandé Alcee en fronçant les sourcils. Ce nom-là ne me dit rien.

— C'est un ami de Bill. Il passait dans le coin et il avait besoin de travail. Comme il avait de l'expérience...

Il avait travaillé dans un petit restaurant pendant la crise de 1929.

— Tu veux dire que le cuistot du *Merlotte* est un *vampire* ?

— Et alors ?

Je sentais déjà mes lèvres se serrer et mes sourcils se crisper. Je savais que ma colère se voyait comme le nez au milieu de la figure. Je faisais de mon mieux pour ne pas lire dans leurs pensées, qui montraient clairement qu'ils auraient nettement préféré rester en dehors de tout ça. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire : les pensées de Bud Dearborn étaient gérables, mais Alcee projetait ce qu'il avait dans la tête à des kilomètres. Un vrai phare ! À cet instant précis, il irradiait le dégoût et l'effroi.

Durant les mois qui avaient précédé ma rencontre avec Bill, avant que je ne me rende compte à quel point il chérissait mon handicap – qu'il considérait

comme un don –, j'avais tout fait pour me prouver à moi-même, et aux autres, que je ne pouvais pas réellement lire dans les pensées. Mais depuis que Bill m'avait libérée de la petite prison que je m'étais construite, je m'étais entraînée et j'avais tenté quelques expériences, qu'il avait encouragées. C'est pour lui que j'avais réussi à mettre des mots sur des choses que je ressentais depuis des années. Il en ressortait que certaines personnes, comme Alcee, envoyaient des messages clairs et puissants. En revanche, la plupart des gens étaient plutôt inconsistants dans leurs émissions, comme Bud Dearborn. Tout dépendait de la violence des émotions qu'ils ressentait, de la clarté de leurs pensées et peut-être même aussi du temps qu'il faisait. Certains renfermaient un vrai borbier sous leur crâne : impossible de savoir ce qui leur passait par la tête. Je parvenais à discerner leur état d'esprit, à la rigueur, mais rien de plus.

J'avais découvert que si je touchais les gens pendant que j'essayais de lire dans leurs pensées, l'image devenait plus nette – un peu comme quand on se branche sur le câble au lieu d'avoir une antenne extérieure. D'autre part, si « j'envoyais » des images relaxantes à quelqu'un, je pouvais couler à travers son esprit comme de l'eau.

Je n'avais aucune envie de couler dans l'esprit d'Alcee Beck. Pourtant, bien malgré moi, je percevais une vision précise des superstitions qui se réveillaient en lui en apprenant qu'un vampire travaillait au *Merlotte* ; de la répulsion qu'il éprouvait en comprenant que c'était moi, la fille qui sortait avec un vampire ; de sa profonde conviction qu'en affichant son homosexualité, Lafayette avait porté tort à toute la communauté noire... Alcee se disait aussi que quelqu'un devait avoir une belle dent contre Andy Bellefleur, pour avoir balancé le

cadavre d'un gay noir dans sa voiture. Il se demandait si Lafayette avait le sida, si le virus avait pu s'infiltrer dans la banquette et s'y installer. Il la revendrait, cette voiture, si c'était la sienne.

Si j'avais touché Alcee, je suis sûre que j'aurais obtenu son numéro de téléphone et la taille de soutien-gorge de sa femme.

Bud Dearborn me regardait bizarrement.

— Vous m'avez parlé ?

— Ouais. Je t'ai demandé si tu avais vu Lafayette ici, dans la soirée. Est-ce qu'il est venu boire un verre ?

— Je ne l'ai jamais vu ici.

D'ailleurs, en y réfléchissant bien, je n'avais jamais vu Lafayette boire un verre. Pour la première fois j'ai pris conscience que si la clientèle était plutôt métissée à midi, le soir les clients étaient presque exclusivement blancs.

— Où est-ce qu'il passait son temps libre ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Dans toutes les histoires qu'il nous racontait, Lafayette changeait toujours tous les noms pour protéger les innocents. Ou plutôt les coupables.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Dans la voiture d'Andy Bellefleur, mort.

Bud a levé les yeux au ciel.

— Vivant, Sookie ! Vivant !

— Mmm... il y a trois jours. Il était encore là quand j'ai pris mon service. On s'est dit bonjour. Oh ! Et il m'a parlé d'une soirée...

J'ai essayé de me souvenir des mots exacts qu'il avait employés.

— Il m'a dit qu'il était allé dans une maison où ça partouzaït dans tous les coins.

Les deux hommes ont écarquillé les yeux.

— Ce sont ses mots à lui ! Quant à savoir si c'est vrai...

Je revoyais encore l'expression de Lafayette quand il m'avait raconté ça, avec ses mimiques, le doigt sur ses lèvres pour me faire comprendre qu'il ne me révélerait ni les noms ni les endroits.

— Et tu ne t'es pas dit que tu devais en parler à quelqu'un ?

Bud Dearborn n'en croyait pas ses oreilles.

— C'était une soirée privée. Pourquoi en parlerais-je à qui que ce soit ?

Mais il était clair que ce genre de soirée ne devait pas avoir lieu dans leur circonscription. Ils me fusillaient tous les deux du regard.

Bud m'a demandé, les lèvres pincées :

— Lafayette a-t-il mentionné l'usage de drogues lors de cette... réunion ?

— Non. Je ne me souviens pas qu'il m'ait dit quoi que ce soit là-dessus.

— Et cette soirée était-elle organisée au domicile d'un Blanc ou d'un Noir ?

— D'un Blanc.

J'ai aussitôt regretté de ne pas avoir joué les innocentes. Je me rappelais toutefois que Lafayette avait été très impressionné par cette maison – mais pas parce qu'elle était immense ou tape-à-l'œil. Pour quelle raison, alors ? Je n'étais pas très certaine de savoir ce qui pouvait impressionner un type qui était né et avait grandi dans la misère. Mais j'étais sûre qu'il avait parlé de Blancs, parce qu'il avait dit : « Et ces tableaux aux murs ! Tous, là, à te regarder, blancs comme des lys, avec leur sourire d'alligators. » Je n'ai pas estimé utile de rapporter ce commentaire aux policiers, qui, pour leur part, n'ont pas jugé bon de pousser plus loin.

Après leur avoir expliqué pourquoi la voiture d'Andy se trouvait sur le parking, j'ai quitté le bureau de Sam et regagné mon poste derrière

le comptoir. Je n'avais pas envie de voir ce qui se passait dehors et il n'y avait aucun client à servir en salle, puisque la police avait barré les entrées du parking.

Sam passait en revue les bouteilles derrière le bar, en les époussetant au passage, tandis que Holly et Danielle s'étaient installées à une table dans la zone fumeurs pour que Danielle puisse allumer une cigarette.

— Alors ? a demandé Sam.

— Rien de bien méchant. Ils n'ont pas eu l'air d'apprécier, quand je leur ai dit qu'Anthony travaillait ici et que Lafayette se vantait d'avoir été invité à cette fameuse soirée, l'autre jour. Tu sais, cette histoire de sauterie.

Sam a hoché la tête.

— Il m'en a parlé aussi. Ça a dû le marquer. À condition qu'elle ait vraiment eu lieu, évidemment...

— Tu crois que Lafayette a tout inventé ?

— Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de soirées multiraciales et bisexuelles à Bon Temps.

— Ça c'est tout simplement parce que personne ne t'a jamais invité.

Mais je me demandais si je savais vraiment tout ce qui se passait dans notre petite ville. Pourtant, si quelqu'un à Bon Temps était bien placé pour le savoir, c'était moi : j'avais toutes les informations que je voulais à mon entière disposition.

— Enfin, j'imagine que c'est le cas ?

— C'est effectivement le cas, a souri Sam en essuyant une bouteille de whisky.

— Je suppose que mon invitation s'est perdue dans le courrier aussi.

— Tu penses que Lafayette serait venu ici hier soir pour nous reparler de cette soirée ?

J'ai haussé les épaules.

— Il pouvait tout aussi bien avoir un rendez-vous dans le parking. Le *Merlotte* est connu, dans le secteur. Est-ce qu'il avait touché sa paye ?

C'était la fin de la semaine, le moment où Sam nous remettait nos enveloppes, d'ordinaire.

— Non. Peut-être qu'il venait pour ça. Pourtant, je la lui aurais donnée le lendemain. C'est-à-dire aujourd'hui.

— Je me demande qui avait invité Lafayette à cette fête.

— Bonne question.

— Tu ne crois tout de même pas qu'il aurait été assez bête pour essayer de faire chanter quelqu'un ?

Sam s'était mis à astiquer le faux bois du bar avec un chiffon propre. Le comptoir brillait déjà comme un miroir, mais j'avais souvent remarqué qu'il n'aimait pas se retrouver les bras ballants.

— Non, je ne pense pas, a-t-il répondu après un moment de réflexion. En tout cas, ils n'ont pas invité la bonne personne, ça, c'est certain. Lafayette ne connaissait pas le mot discrétion. Non seulement il nous a dit qu'il était allé à cette soirée – et je parie qu'il n'était pas censé souffler un mot là-dessus –, mais il avait toujours tendance à en rajouter ou à en faire un peu trop. Trop au goût des autres... participants, peut-être.

— Tu veux dire qu'il a pu essayer de maintenir le contact avec eux ? Leur adresser des clins d'œil complices en public, par exemple ?

— Un truc dans ce genre-là.

— Si tu couches avec quelqu'un ou que tu le regardes s'amuser avec d'autres, je suppose que tu dois te sentir sur un pied d'égalité avec lui. Ça crée des liens...

Je n'avais pas une expérience très étendue dans ce domaine et j'ai employé un ton plutôt dubitatif. Mais Sam hochait la tête.

— Ce que Lafayette voulait plus que tout au monde, c'était de se faire accepter tel qu'il était.

Là-dessus, j'étais bien d'accord avec lui.